



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 à 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Le massacre des Juifs de Kharkiv (1941-1942). Une mémoire ravivée par l'invasion de l'Ukraine

Yannik van Praag
Mémoire d'Auschwitz ASBL

Avril 2022

On m'informa, en ce 15 décembre 1941, que tous les Juifs devaient quitter la ville pour s'installer dans les baraquements situés derrière l'usine de tracteurs, à douze kilomètres de Kharkov [...] Le tableau était difficile à décrire : quinze mille personnes, peut-être plus, avançaient dans la rue Staromoskovskaïa en direction de l'usine de tracteurs. Plusieurs traînaient leurs affaires. Il y avait des malades et même des invalides que les autres portaient dans leurs bras. La route, depuis la rue Staromoskovskaïa jusqu'à l'usine de tracteurs, était jonchée de cadavres d'enfants, de vieillards et de malades¹.

Presque totalement oublié en Europe de l'Ouest, le massacre des Juifs de Kharkiv (Kharkov à l'époque soviétique) pendant l'hiver 1941-1942 a récemment fait la une de quelques journaux. La raison ? La destruction d'une partie du site mémoriel de *Drobytsky Yar*, dans la banlieue de la ville, par les troupes russes à la fin du mois de mars. Un site où près de 15 000 Juifs ont été tués pendant l'occupation de la ville par les nazis.



¹ « Ce que j'ai enduré à Kharkov. Déclaration de Marie Markovna Sokol », dans Ilya Ehrenbourg et Vassili Grossman (dir.), *Le Livre Noir sur l'extermination scélérate des Juifs par les envahisseurs fascistes allemands dans les régions provisoirement occupées de l'URSS et dans les camps d'extermination en Pologne pendant la guerre de 1941-1945*, Arles, Actes Sud / Solin, 1995, p. 131.

Lorsque les armées du Reich déferlent sur l'Union soviétique durant l'été 1941, la région de Kharkiv, située dans la partie orientale de l'Ukraine, fait partie de leurs objectifs stratégiques primordiaux. Hitler lui-même pensait que la prise de ce centre névralgique de l'industrie soviétique était plus importante que celle de Moscou. Il prédisait qu'elle serait un élément déclencheur de l'effondrement de l'économie soviétique et donc du régime².

Depuis sa prise par les nazis en octobre 1941 jusqu'à sa reprise définitive par l'Armée rouge fin août 1943, la ville se trouve au cœur de territoires parmi les plus contestés du front de l'Est. Pas moins de cinq batailles d'ampleur s'y déroulent en moins de deux années. Dans son livre *Kharkov 1942. Le dernier désastre de l'Armée rouge*, consacré à la troisième de ces batailles (mai 1942), Jean Lopez analyse non seulement les opérations militaires qui mènent à cette cinglante défaite soviétique, mais il offre également un tableau synthétique des enjeux politique et économique de ces confrontations. Avant d'abandonner la ville en octobre 1941, les Soviétiques ont démonté et exfiltré (ou détruit) l'essentiel de son appareil industriel. Une partie importante de celui-ci est à la pointe de la production d'armement, notamment celle des blindés T-34. Quand les troupes allemandes entrent dans la ville, l'essentiel des machines, de l'outillage, des stocks de matière première, mais aussi les cadres, les ingénieurs et les ouvriers qualifiés sont déjà à l'abri, à l'est.

Dans ces régions, industrielles et minières, de Kharkiv au Donbass, les Allemands découvrent ce qui incarne le plus à leurs yeux le judéo-bolchévisme. Une importante classe ouvrière, un parti communiste puissant et de nombreuses communautés juives. Lorsqu'il entre à Stalino (l'actuel Donetsk), le commandant de la 1^{re} division de montagne écrit :

La population ouvrière nous reçoit avec des regards d'hostilité non dissimulée. On voit nettement la différence entre ce prolétariat industriel, communiste, et la paysannerie, encore conservatrice dans sa majorité³.

Tout comme l'ensemble des territoires conquis sur l'Union soviétique, le sort réservé aux populations de ces régions est d'une brutalité indescriptible, sans considération pour la vie humaine. Dès décembre 1941, les habitants de Kharkiv commencent à mourir de faim, de froid et de maladie.

Comme sur l'ensemble du front – le massacre de *Babi Yar* à Kiev a eu lieu les 29 et 30 septembre, quelques semaines seulement avant la prise de Kharkiv –, les Juifs sont les premiers concernés par cette violence. Avant que les Allemands n'entrent dans Kharkiv, la plupart d'entre eux (probablement plus de 100 000) ont déjà quitté la ville. Certains ont intégré l'évacuation organisée par les Soviétiques, d'autres ont réussi à fuir indépendamment. Un recensement effectué sur ordre des Allemands quand ils investissent la ville dénombre 10 271 habitants juifs, mais tous n'ont pas été enregistrés.

² Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri, *Barbarossa, 1941. La guerre absolue*, Paris, Passé/Composé, 2019, p. 918.

³ Jean Lopez, *Kharkov 1942. Le dernier désastre de l'Armée rouge*, Paris, Perrin, 2022, p. 22.

Le 16 novembre 1941, le *Sonderkommando* 4a de l'*Einsatzgruppe C*, commandé par Paul Blobel, arrive à Kharkiv. Les 15 et 16 décembre, plus de 10 000 Juifs sont rassemblés et conduits en périphérie, dans les baraquements d'une usine de tracteurs. Sur la route, ceux qui ne peuvent suivre sont abattus. Environ 400 personnes jugées trop faibles pour marcher – les personnes âgées ou handicapées – sont enfermées dans une synagogue du centre-ville, où les Allemands les laissent mourir de faim ou de froid.

À l'extérieur de la ville, le camp improvisé est entouré de fils barbelés et gardé par des hommes en armes. Les gens sont entassés dans des baraquements, parfois sans porte ou fenêtres. Ils sont privés d'eau, de nourriture et de chauffage. Toute personne qui tente de s'échapper est abattue sur-le-champ. Dans l'hiver glacial de 1941-1942, bon nombre ne survivront pas plus de quelques jours. La liquidation du camp commence fin décembre 1941 et est terminée dès le début de janvier 1942. Les captifs sont massacrés par groupes – par balle ou dans des camions à gaz – près du ravin de Drobystky (*Drobytsky Yar*), par les hommes du *Sonderkommando* et ceux du bataillon 314 de l'*Ordnungspolizei*



Troupes allemandes dans Kharkiv, s.d.

(« police de l'ordre public » mise à la disposition des SS). Selon les archives soviétiques, environ 11 000 Juifs y sont tués. L'exécution des Juifs qui ont réussi à se cacher en ville ou aux alentours se poursuit ensuite durant toute l'année 1942.

L'occupation de Kharkiv sera encore marquée par de nombreux crimes, comme lors de la reprise de la ville par la *Wehrmacht* en mars 1943, et le massacre de centaines de militaires blessés dans un hôpital militaire par la division *Leibstandarte* SS Adolf Hitler.

En août 1943, lorsque Kharkiv est définitivement reprise par l'Armée rouge, elle ne compte plus qu'un tiers des 900 000 habitants qui y vivaient avant la guerre. Les chiffres divergent fortement selon les sources, mais il apparaît comme raisonnable de penser que, hormis ceux qui ont réussi à fuir avant l'occupation ou à se cacher dans les campagnes environnantes, 100 000 de ses habitants sont morts de faim ou assassinés (parmi eux, entre 15 000 et 20 000 Juifs) et plus de 60 000 ont été déportés en Allemagne pour servir de main-d'œuvre servile⁴.

Rappelons que pour un Soviétique, le retour de déportation, le fait d'avoir échappé aux massacres ou de s'être évadé des mains de l'ennemi n'était pas synonyme de la fin des ennuis. Quand le rescapé était juif, c'était parfois encore pire : « Abraham, comment as-tu survécu ? » La question a été posée des milliers de fois par les inspecteurs du NKVD durant la guerre, et après celle-ci⁵.

⁴ <http://www.encyclopediaofukraine.com/display.asp?linkpath=pages%5CK%5CH%5CKharkiv.htm>, consulté le 7 avril 2022.

⁵ Jean Lopez, *Barbarossa*, op. cit., p. 1099 sq.

Un ensemble mémoriel inauguré le 13 décembre 2002 par le président ukrainien Leonid Koutchma se dresse aujourd'hui sur les lieux des massacres. Il est structuré par une ménorah monumentale, qui se dresse tel un signal, à l'entrée est de la ville, et par un mémorial, à quelques centaines de mètres de là où 4 300 noms de victimes connues sont gravés dans une pièce souterraine appelée la « Chambre de la tragédie ».

C'est cette ménorah qui a été fortement endommagée par des tirs russes à la fin du mois de mars dernier. Les images de ces dégradations ont rapidement été diffusées via la presse et les réseaux sociaux, suivies de condamnations fermes de la part de Dmytro Kuleba, ministre ukrainien des Affaires étrangères. Le centre de commémoration de *Babi Yar* a également commenté les destructions : « La Russie continue non seulement à attaquer la population civile d'Ukraine, mais aussi les lieux de commémoration », a-t-il déploré.

Les références à la Seconde Guerre et au nazisme sont omniprésentes dans ce conflit, Poutine justifiant son invasion du 24 février en affirmant vouloir « dénazifier » l'Ukraine et sauver les Ukrainiens russophones d'un génocide en cours à l'est du pays. Il ne s'agit nullement d'une communication improvisée, le régime pointant les « nazis ukrainiens » depuis de longues années déjà, essentiellement depuis les événements de Maïdan en 2014. Le régime russe excelle à relever chaque événement qui pourrait participer à son récit, à susciter l'indignation et à instiller le doute. Dans une bien moindre mesure, depuis le début de l'offensive russe, il a aussi été reproché au président Zelensky d'instrumentaliser la Shoah ou de surutiliser le terme « génocide » pour mobiliser le soutien de l'Occident.

Ces recours incessants à l'histoire – devenus presque quotidiens chez nous aussi – moins par souci de vérité historique, que pour frapper l'imaginaire des opinions publiques, n'ont-ils pas en définitive comme conséquence une complète corruption de celle-ci ? Invoquer constamment le nazisme n'implique-t-il pas mécaniquement sa banalisation ? Le recours à l'histoire pour commenter ou expliquer le présent peut être source du meilleur comme du pire. Il peut livrer un éclairage intéressant ou créer des liens fragiles, discutables ou tendancieux.

À mesure que nous découvrons les horreurs de la guerre en cours en Ukraine, il est cependant difficile de ne pas penser aux *Terres de sang* de Timothy Snyder, de ne pas se dire qu'une forme de malédiction pèse sur ces territoires qui ont pourtant déjà connu les pires atrocités du 20^e siècle.

Si le meurtre n'a pas fait les nations, il continue de conditionner leur séparation intellectuelle, des décennies après la fin du nazisme et du stalinisme⁶.

⁶ Timothy Snyder, *Terres de sang. L'Europe entre Hitler et Staline*, Paris, Gallimard, 2012, p. 30.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.